

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 71 (1932)
Heft: 22

Artikel: L'antiquaire était rusé, mais le paysan l'était encore plus
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-224607>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

JARJAYE AU PARADIS

JARJAYE, un portefaix de Tarascon, vint à mourir et tomba tout de go dans l'éternité.

Le voilà roulant dans l'autre monde. L'éternité est immense, noire comme la poix, incommensurable et incompréhensible à faire peur.

Notre homme marchait à tâtons, battant les murs et grelottant.

Cependant, à force d'errer, il finit par apercevoir une petite lumière, toute petite, là-bas, et, se dirigeant de ce côté, il se trouva devant la porte du bon Dieu.

Jarjaye ébranla le marteau : Toc ! toc !

— Qui va là ? cria saint Pierre.

— C'est moi.

— Qui, toi ?

— Eh ! Jarjaye, pardi !

— Jarjaye ? Jarjaye de Tarascon ?

— C'est bien ça ! Lui-même.

— Mais pendar ! s'écria saint Pierre, comment peux-tu avoir le front de vouloir entrer dans le saint Paradis ? toi qui jamais, depuis vingt ans, n'a récité une prière ; toi qui te moquais du tonnerre du bon Dieu en l'appelant le « tambour des escargots » ; toi qui mangeais gras le vendredi et le samedi de même, sous prétexte que la chair est faible et que tout ce qui entre dans le corps n'a rien de commune avec l'âme ; toi qui, au lieu de te signer, en entendant l'Angelus, comme un bon chrétien, t'écriais : « allons bon, encore un mouton qui s'est pendu à sa clochette » ; toi qui répondais à ton père qui te menaçait de la colère céleste : « Le bon Dieu ? qui l'a vu ? Quand on est mort c'est pour longtemps » ; toi qui juraais à faire dresser les cheveux sur la tête ; toi Jarjaye, enfin, se peut-il que tu oses te présenter devant Dieu ?

Le pauvre Jarjaye, tout confus, osait à peine répondre à cette volée de bois vert.

— C'est vrai, c'est vrai ! Je ne dis pas le contraire, je suis un pécheur, un misérable pécheur. Mais comment pouvais-je me douter qu'après la mort il y avait encore tant à apprendre ? J'ai failli, je l'avoue, le vin est tiré, il faut le boire. Mais, au moins, grand saint Pierre, laissez-moi voir un peu mon oncle, pour lui donner des nouvelles de Tarascon.

— Ton oncle ? Quel oncle ?

— Eh ! mon oncle Mathery, qui était pénitent blanc.

— Ton oncle Mathery ! Ah ! je te conseille d'en parler. Il est au purgatoire pour cent ans.

— Malédiction ! pour cent ans ! Et qu'est-ce qu'il a fait ?

— Ce qu'il a fait ? Tu te rappelles bien qu'il portait la croix, dans les processions ; un jour, de mauvais farceurs ne s'aviserent-ils pas de lui monter une scie, et, s'étant donné le mot, l'un d'eux lui cria :

— Eh ! Mathery, qu'est-ce que tu portes ?

Un peu plus loin, un autre encore lui demanda :

— Mathery qu'est-ce que tu portes ?

Puis, un troisième, un quatrième, un cinquième lui firent la même question, si bien que Mathery, impatient, perdant la tête et oubliant le respect qu'il devait à ses fonctions, finit par répondre :

— Ce que je porte ? Si je te portais, toi, je porterais un fier imbécile !

Et, là-dessus, il eut un coup de sang et mourut dans un accès de colère.

— Alors fais-moi voir ma tante Dorothée.

— Ta tante. Elle doit être au diable, car on ne la connaît pas ici.

— Si elle est au diable, cela ne m'étonne pas, car c'était une méchante langue, une véritable vipère. Figure-toi que...

— C'est bon, c'est bon, Jarjaye, je n'ai pas le temps de t'écouter. Il me faut aller recevoir un pauvre balayeur, que son âne vient d'envoyer dans l'autre monde d'un coup de pied.

— Eh bien, grand saint, puisque j'ai fait tant que de venir jusqu'ici, laisse-moi un peu voir le paradis : on dit que c'est si beau.

— C'est cela, tout de suite, ne te gêne pas.

— Voyons, grand saint Pierre, souviens-toi que c'est mon père, le pauvre homme, qui porte ta bannière pieds nus dans les processions.

— Soit, dit le saint. En considération des mérites de ton père, je veux bien t'accorder ta demande. Mais minute ! Il est entendu que tu ne mettras dans le saint lieu que le bout du nez !

— Ça suffit.

Et tandis que le céleste portier entrebâille la porte, Jarjaye se retourne brusquement et entre à reculons.

— Eh là ! Que fais-tu ?

— C'est que la grande clarté m'éblouit ! répond le Tarasconnais. Mais, sois tranquille, dès que le bout de mon nez sera entré, je ne bougerai plus.

Fidèle à sa parole, saint Pierre ne voulut pas avoir l'air de chicaner : mais il commença à comprendre qu'il était joué. Quand son indiscret visiteur eut poussé force exclamations et manifesté son étonnement et son admiration, il essaya cependant de le faire sortir.

— Crois-tu, dit-il au Tarasconnais que j'ai le temps de tenir ainsi la porte ?

— Ne te gêne pas, si tu as à faire va à ta besogne, je sortirai bien seul... Quand je sortirai... je ne suis pas pressé.

— Ah ! mais nous ne sommes plus d'accord !

— Mon Dieu, saint homme, ne te tourmente pas. Je comprendrais encore si l'on manquait de place, mais ce n'est pas le cas ici.

— Je te prie de sortir, dit saint Pierre en se fâchant. Si le bon Dieu venait à passer, nous en verrions de belles.

— Arrange-toi comme tu voudras. Pour moi, j'ai toujours entendu dire que là où on était bien il fallait rester. Point ne bouge.

Saint-Pierre était aux cent coups. Il battait du pied et ne pouvait tenir en place. Il va trouver saint Yves.

— Saint Yves, dit-il, toi qui es avocat, donne-moi un bon conseil ?

— Deux, si tu veux.

Et saint Pierre lui conta son embarras.

— Il faut, dit saint Yves, prendre un bon avoué, et faire citer par huissier ton Jarjaye devant le tribunal divin.

Mais, bast ! chercher un avoué en paradis, c'eût été peine perdue ; et, quand à des huissiers, on en rencontre encore moins. Saint Pierre ne savait donc plus où donner de la tête, lorsqu'il aperçut saint Luc, qui, frappé de sa mine déconfite, s'arrêta pour lui demander si le Seigneur ne lui avait pas infligé quelque nouvelle réprimande.

Saint Pierre lui conta son embarras et comment il ne savait plus mettre son visiteur dehors.

— Et ton homme, d'où est-il ? dit saint Luc.

— De Tarascon !

— De Tarascon ! Attends un peu, c'est simple comme bonjour. Moi, l'ami des bœufs et le patron des toréadors, je fréquente assidûment les plaines de Camargue : Arles, Beaucaire, Nîmes. Tarascon. Je connais les habitants de ces contrées et je sais les prendre par leurs côtés faibles. Tu vas voir.

Puis il fit signe à une bande joyeuse d'anges bouffis qui passaient en ce moment dans les airs :

— Petits, petits, dit-il en leur faisant signe d'approcher. Ecoutez-moi ; voici ce que vous allez faire. Vous allez tous vous mettre de l'autre côté de la porte du paradis et vous passerez en courant : « li bioou ! li bioou ! Les bœufs ! Les bœufs ! » comme s'il en arrivait une troupe pour les courses.

Ce qui fut dit fut fait. Les chérubins mirent pied à terre et, dévalant en grand tumulte, devant la porte du paradis, ils poussèrent le cri convenu :

— Li bioou ! li bioou ! Les bœufs ! Les bœufs !

Le pauvre Jarjaye, hélas ! ne put y tenir.

— Quoi, dit-il, on fait ici des courses de taureaux ?

Et se précipitant comme un étourdi, il se mit à courir après les petits anges.

Crac ! derrière lui la porte, la bienheureuse

porte du paradis, se referme. Saint Pierre pousse le loquet, et, mettant la tête au fenestrou :

— Eh bien ! Jarjaye, dit-il en gougillant, comment te trouves-tu ?

— Tant pis ! répliqua Jarjaye ; si ç'avait été les bœufs, je n'eusse pas tant regretté tout de même ma part du paradis.

Et là-dessus, il s'enfonça dans l'abîme.

Frédéric Mistral.

LE PROGRÈS

AVIDEMMENT, le progrès est intéressant, mais il supprime le pittoresque de la vie et en diminue l'agrément.

Une des plus grandes fabriques d'appareils électriques de Washington vient de mettre au point une horloge dite « éternelle ». Les roulements et leurs sièges sont en pierres précieuses ; les engrenages ne se touchent que magnétiquement et l'échange des champs magnétiques est réglé à perpétuité. Toute usure étant exclue, tout arrêt, nettoyage, remontage ou réparation sera évité. On se demande vraiment à quoi nos petits-fils emploieront leur temps. Autrefois, pour occuper ses journées, on montait à pied son escalier, on allumait et l'on entretenait son feu dans la cheminée, on mettait sept ou huit heures à préparer un succulent pot-au-feu. On faisait du piano le soir ; on chantait une romance. On mettait six semaines pour faire un voyage de 300 kilomètres. Maintenant, on prend l'ascenseur. On a le chauffage central. On prépare en quelques instants son pot-au-feu avec de l'extrait ou une marmite spéciale. On a la T. S. F., le phono et ses disques. On n'en fiche plus un coup.

Prosper.

LA DÉFENSE DE L'IRLANDAIS

UN Irlandais, accusé d'avoir dérobé un fusil, fut arrêté et obligé de comparaître devant la justice. Le jour du procès, comme il réfléchissait sur ses moyens de défense, il aperçut un prisonnier qui revenait de la cour de justice. Celui-ci avait volé une oie, et il s'était si bien défendu qu'il avait été acquitté.

— Eh bien, s'écria l'Irlandais, comment avez-vous fait ? Quelle défense avez-vous présentée ?

— Bien simple, répondit l'autre, j'ai déclaré que je possédais l'oie depuis le temps où elle était oison et que j'avais des témoins pour le prouver.

— Très bien, vraiment, s'écria Paddy, que le juge appelait en ce moment.

Lorsque, conduit devant la barre, le juge lui demanda ce qu'il avait à dire pour sa défense, l'Irlandais répondit :

— Milord, je possède ce fusil depuis le jour où il était pistolet, et j'ai des témoins pour le prouver.

Le pauvre Paddy fut cependant condamné à la déportation.

L'antiquaire était rusé, mais le paysan l'était encore plus. — Un antiquaire qui cherchait des raretés dans les maisons de paysans vit, dans une de celle-ci, une ravissante écuëlle bleue qui était par terre et dans laquelle un chat était en train de boire du lait.

Afin de ne pas attirer l'attention du paysan sur la valeur de l'écuëlle, l'antiquaire dit au paysan :

— Quel beau chat vous avez là !

— Oui, c'est une jolie bête, répondit le paysan.

— Ne voulez-vous pas me le vendre ?

— Euh ! peut-être... Qu'en offrez-vous ?

— Deux golden... Etes-vous satisfait ?

Le paysan se gratta derrière l'oreille, sembla réfléchir un instant, mais consentit au marché proposé par l'antiquaire et conclut l'affaire.

Le marchand déposa les deux golden sur la table et emporta le chat. Avec l'animal sous le bras, il se retourna et dit encore :

— La pauvre bête aura certainement soif en cours de route... Est-ce que je peux emporter l'écuëlle, de manière à le faire boire quand il voudra ?...

— Ah ! laissez l'écuëlle ici, répondit le paysan. Je ne peux pas la donner... Grâce à elle j'ai déjà vendu six chats.